

Le Monde

Julie Deliquet, metteuse en scène : « Je ne voulais pas qu'on devienne un théâtre fantôme »

« Un an de culture confinée » (2/12). Nommée, en mars 2020, juste avant le confinement, à la tête du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, l'artiste a multiplié les ateliers et initiatives pour continuer à jouer.

Par Fabienne Darge
Publié le 23 février 2021



La metteuse en scène Julie Deliquet, le 25 janvier 2019, à la Comédie-Française, à Paris.
SAMUEL KIRSZENBAUM/MODDS

Elle rêvait de faire du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) une « ruche » bourdonnante et joyeuse. L'épidémie de Covid-19 en a décidé autrement. Première femme à diriger, à tout juste 40 ans, ce centre dramatique national (CDN), fleuron de la décentralisation théâtrale à la française, Julie Deliquet a vécu un baptême du feu un peu particulier. « Le premier geste que j'ai eu à faire en prenant mes fonctions en mars 2020, c'est de fermer le théâtre », résume-t-elle sobrement.

« Le moins que l'on puisse dire, c'est que j'ai eu les mains dans le cambouis direct, s'amuse-t-elle. Je n'avais jamais dirigé de théâtre, j'ai vécu un apprentissage en accéléré. Comme les autres directeurs de CDN étaient eux aussi confrontés à une situation inédite, une grande solidarité s'est mise en place entre nous, qui a été très formatrice pour moi. Et solidarité, aussi, avec toutes les structures culturelles de Saint-Denis - cinémas, musées, cirque... -, avec lesquelles nous nous sommes constitués en collectif. »

Le collectif, c'est la clé qui a permis à Julie Deliquet d'avancer et d'inventer, malgré tout, lors de cette année 2020 particulière où les théâtres n'ont pu ouvrir au public que deux mois à peine, en septembre et en octobre, avec toutes les conséquences, incalculables, que cela va entraîner pour la vie théâtrale française des années à venir. Et le collectif, Julie Deliquet connaît, elle qui a bâti son beau parcours artistique avec sa compagnie, In vitro, créée en 2004 et forte d'une quinzaine de membres.

« Je ne voulais pas qu'on devienne un théâtre fantôme », raconte la metteuse en scène, qui s'est retroussé les manches pour montrer du théâtre partout où c'était possible, dans tous les interstices autorisés malgré les interdictions et les règles en vigueur. Et le fait est qu'un an après le coup d'arrêt donné à la culture, le théâtre de Saint-Denis vit, autant qu'il se peut dans le contexte. Non seulement parce que des compagnies y répètent des spectacles. Mais aussi parce que l'institution a intensifié son travail avec le territoire, en multipliant les ateliers ou les représentations avec les établissements scolaires, les maisons de quartier, les centres pour la jeunesse, les Ehpad ou encore l'hôpital Delafontaine, avec qui le théâtre a noué un partenariat durable.

« Pleurer de rage et d'impuissance »

C'est ainsi qu'en cette journée de la mi-février une petite dizaine d'amateurs, venus avec les Petits Frères des pauvres et la Maison des seniors de Saint-Denis, se retrouvent dans une des salles du théâtre pour un atelier d'improvisation avec Jean-Christophe Laurier, un des acteurs de la compagnie In vitro. *« Ces ateliers, c'est une soupape pour tout le monde, explique celui-ci. Aussi bien pour les comédiens, comme moi, qui sont privés de travail en ce moment, que pour les personnes qui y participent, et qui se retrouvent encore plus isolées que d'habitude. Le théâtre, c'est l'endroit du partage. On essaie de créer un espace d'intimité, de plaisir et d'évasion, loin du Covid, pour ces personnes qui ont un certain âge et sont déjà suffisamment dans l'angoisse de la maladie. »*

« A Saint-Denis, la demande est énorme pour ce type d'intervention, bien sûr, note Julie Deliquet. C'est un territoire que nous connaissons bien, pour avoir été artistes associés au théâtre pendant plusieurs années, depuis 2014. Mais, avec le Covid, cette demande a explosé : beaucoup de locaux d'associations sont fermés, le travail mené par ces structures depuis des années s'effondre à cause des contraintes sanitaires, les élèves et les étudiants, de la maternelle à l'université, se retrouvent privés de sorties culturelles... Nous avons reçu des appels au secours de partout. »

Julie Deliquet, directrice du Théâtre Gérard Philipe : *« Offrir un accès gratuit, de proximité, pour tous, à la culture, c'est d'une importance capitale »*

Ce rôle, Julie Deliquet y croit et le défend dur comme fer, quand on lui demande si la vocation d'une institution culturelle est de soigner les blessures sociales de notre pays. *« Oui, le théâtre a acquis, ces dernières années, un rôle important sur la question du lien social, et c'est une bonne chose. Offrir un accès gratuit, de proximité, pour tous, à la culture, c'est d'une importance capitale. D'avoir eu la chance d'être dans un établissement scolaire qui m'a proposé cette ouverture, pendant mon adolescence, à Lunel, dans le sud de la France, cela a changé ma vie, s'enflamme la metteuse en scène. Mais il ne faut pas se tromper sur le sens de notre mission, qui n'est pas une mission d'animation, mais bien celle d'une interrogation artistique sur ce qu'est la culture accessible à toutes et tous. C'est à notre endroit de culture que nous devons intervenir, comme une partie intégrante de notre démarche artistique. »*

Sur le volet artistique de sa mission, la première année de Julie Deliquet à la tête du CDN de Saint-Denis a été plus difficile. Comme tous ses collègues, elle s'est retrouvée à *« faire, défaire, refaire et redéfaire »*, autrement dit reprogrammer et surtout déprogrammer des spectacles, au fil des reconfinements, couvre-feux et non-réouvertures des lieux culturels. *« Émotionnellement, la période la plus éprouvante a été celle qui a suivi le 15 décembre, quand on a su que l'on ne pourrait pas rouvrir nos lieux au public, se souvient-elle. Je me suis retrouvée à pleurer dans la rue, ce qui n'est pas du tout mon style. Pleurer de rage et d'impuissance. Jamais je n'ai vu les compagnies dans un tel état de colère et de désarroi, face à cette décision incompréhensible, alors que les centres commerciaux restaient ouverts et que des transports bondés pouvaient continuer de fonctionner. »*

Comme ses collègues, elle a une sensation de *« vertige »* à l'idée du nombre de créations qui auront été préparées, répétées et ne pourront être vues, créant ce fameux *« embouteillage »* qui est désormais le cauchemar des programmeurs de spectacles. *« On ne pourra jamais panser totalement le deuil qu'on est en train de vivre, affirme-t-elle. La saignée actuelle va impacter durablement le théâtre français. Sans compter les réflexions qu'il va falloir mener sur les modèles économiques : la distanciation risque de durer encore pendant de longs mois, avec pour conséquence une réduction des recettes de billetterie. »*

« Un vent de liberté artistique »

Panser, soigner... la métaphore médicale n'est jamais bien loin, avec Julie Deliquet. Dans son projet pour la direction du Théâtre Gérard Philipe, conçu bien avant l'apparition du Covid-19, un volet important était consacré aux relations entre le théâtre et la médecine. *« Evidemment, la pandémie nous a confirmés dans l'idée qu'il était important de travailler sur cette question du soin. On a ouvert un pôle de réflexion pour réfléchir, avec différents métiers de la santé, à des thématiques de programmation, mais on n'a pu faire qu'un seul colloque à l'automne, en raison du contexte sanitaire. Mais trois spectacles dans ma programmation tournaient d'ores et déjà autour de ces sujets : Un conte de Noël, que j'ai monté avec ma compagnie, In vitro, sur le don d'organes ; Olivier Masson doit-il mourir ?, de François Hien, sur l'euthanasie ; et Hors la loi, de Pauline Bureau, sur l'avortement. Quant à Lorraine de Sagazan, qui est metteuse en scène associée au théâtre, elle réfléchit à une création pour la saison prochaine sur le thème de la réparation... »*

Pour autant, Julie Deliquet qui, dans ce paysage abîmé, sent malgré tout « *souffler un vent de liberté artistique* », refuse l'idée d'une programmation qui tournerait exclusivement autour de questions d'actualité. « *J'ai envie du maximum de diversité possible, de formes, de thèmes, d'époques, rêve-t-elle. Après un épisode aussi inédit, chamboulant, le monde va avoir besoin d'être représenté, selon des approches plus ou moins directes.* »

Elle-même a choisi d'emprunter, comme toujours, un chemin de traverse, en décidant d'adapter pour le théâtre, en ouverture de la saison 2021-2022, *Huit heures ne font pas un jour*, le formidable feuilleton télévisé réalisé par le cinéaste allemand Rainer Werner Fassbinder, en 1972. « *J'avais envie d'une œuvre plus sociale, plus politique, mais d'une manière déguisée. Envie d'une comédie, aussi, d'une œuvre positive, utopiste, qui donne de l'espoir. Envie de parler d'une terre ouvrière, ce qui est bien sûr lié à Saint-Denis, mais sans être collée au présent, en ayant du recul pour éviter le didactisme. C'est une œuvre qui fait du bien, en ce qu'elle montre que, sans un rond, on peut faire des choses si on les fait solidairement, avec un peu de culot et de légèreté.* » Covid ou pas, Julie Deliquet continue à jouer collectif, et cela lui réussit.